

Petites Nouvelles

Poètes pour mariages

Savez-vous qu'il existait sur le pavé de Paris des "poètes pour mariages" ? Un de nos confrères nous a donné l'autre jour cette curieuse information. Tous les dimanches, ils se rendent dans les mairies et relèvent les principaux mariages.

L'habitude développe en eux un véritable flair qui leur permet d'établir un certain choix. Les meilleurs centres d'opérations sont les arrondissements du centre. De même, suivant la profession du futur, les mariages sont classés en "bons" ou "mauvais".

Les ingénieurs, avocats, négociants, industriels, rentiers sont considérés comme bons.

Par contre, les avoués, notaires et huissiers sont classés comme mauvais.

Les médecins, les membres de l'Institut, les militaires sont mi-bons, mi-mauvais.

Une fois en possession de sa liste, le poète confectionne ses acrostiches et ses lettres d'envoi.

Les premiers, d'une calligraphie soignée, sont écrits sur une belle feuille de papier à bordure dentelée et ressemblent ainsi à des diplômes de bonheur. Quant aux poésies en elles-mêmes, on devine qu'elles ne varient guère ; toutes les Marie, toutes les Jeanne reçoivent des vœux identiques.

Quant lettre d'envoi et poésies sont mises sous enveloppe, la besogne sédentaire est finie, et c'est alors que commencent, aux quatre coins de Paris, les courses pour porter les précieuses missives, les messagères de l'espoir. Courses doubles, car le taiseur d'acrostiches ne va chercher la réponse que le lendemain ou le surlendemain.

Eh bien, il test très rare qu'il s'en retourne les mains vides. La joie des fiançailles, la certitude du mariage proche rendent les jeunes filles assez généreuses. Presque toutes donnent leur obole d'une valeur de \$1 à \$5, mais dont la moyenne est généralement une grosse pièce de cent sous.

Malheureusement, le métier est aléatoire : et puis il y a, paraît-il, une si terrible concurrence qu'on n'y trouve plus de quoi gagner sa vie. Et, en définitive, ce ne sont pas les riches les plus belles ou les plus rares qui rapportent le plus, mais bien les jambes les plus alertes.

Statistique curieuse

Nous ne nous faisons généralement qu'une idée assez vague de la durée du temps et de la puissance de multiplication de l'heure. Une revue américaine vient de nous le prouver dans un de ses derniers numéros.

On s'imagine, par exemple, que le nombre de générations est énorme depuis Jésus-Christ ou depuis une date un peu arriérée de notre histoire. C'est une illusion. Prenons, par exemple, la naissance et la vie du Christ et admettons par témoin de ces événements si considérables un individu âgé de vingt ans à cet te époque. Cet individu aura pu recueillir "de visu" tous les faits relatifs à l'existence du Christ. Supposons maintenant qu'il ait vécu au delà de quatre-vingts ans, et qu'à cet âge précis, l'an 60 de notre ère, il ait transmis la tradition à un autre individu alors âgé de vingt ans, puis que celui-ci ait fait de même et ainsi de suite jusqu'à l'époque actuelle. Pour savoir combien d'existences ainsi mises bout à bout, en se croisant de vingt ans, seraient nécessaires pour la transmission orale depuis la naissance du Christ jusqu'à nos jours, il suffit de faire la division du millésime 1906 par le nombre 60, et, comme le quotient de l'opération est 31 avec un reste de 46, on en déduit qu'il suffit pour cela de 32 générations.

Trente-deux générations seulement depuis le Christ jusqu'à nous ! Ce chiffre si faible est

bien fait pour nous charmer un peu, en nous montrant si rapproché de nous un événement qui, à un autre point de vue, semble si éloigné !

Et si l'on applique le même système à la découverte de l'Amérique qui date de 1492, on trouve que nous ne sommes, depuis lors, qu'à la "septième" génération ; et, pourtant, que de choses accomplies dans un laps de temps si court.

Si, enfin, l'on admet la chronologie des livres saints, le Christ serait né en l'an 5498 de la création du monde. Nous ne nous trouverions donc qu'à la 123e génération depuis que l'homme est apparu sur la terre. C'est-à-dire que la tradition en aurait pu venir jusqu'à nous par le souvenir de 123 existences humaines.

Voilà des chiffres qui sont bien faits pour nous donner à réfléchir sur la brièveté du temps et qui donnent aussi une force singulière à la tradition orale !

Les femmes terribles

Il n'y a pas longtemps, les journaux américains ont fait grand bruit d'un duel survenu à Philadelphie entre une femme et son mari.

Un autre duel du même genre a eu lieu à Chicago.

Une dame Spinne, séparée de son mari et continuellement persécutée par celui-ci, au point de ne pouvoir sortir de chez elle sans le voir apparaître et la suivre comme son ombre résolut d'en finir une fois pour toutes. Elle l'invita à une rencontre d'un autre genre au pistolet ! Le mari accepta, comptant peut-être que sa femme s'évanouirait avant de tirer.

L'affaire tourna autrement. Le duel avait lieu dans un jardin, à trois milles de la ville. Au commandement du directeur du combat, les adversaires firent feu simultanément. La femme ne fut pas touchée, mais le mari reçut en pleine poitrine une balle qui pourra le faire passer de vie à trépas.

Les femmes désireuses de se faire respecter par celui dont la loi a fait, un jour, leur seigneur et maître, feront bien de cultiver le noble sport des armes. Dorénavant il n'y aura plus de forte éducation féminine sans l'escrime qui, d'ailleurs, développe avantageusement le torse, et le tir au pistolet, qui demande un œil particulièrement américain.

Abstinentes et Futurs ivrognes

D'après une enquête, qui a porté sur les élèves de l'école municipale de commerce de Munich, a donné les résultats suivants : 15 p.c. des élèves étaient abstinentes ; 29,4 p.c. faisaient usage de boissons alcooliques d'une façon irrégulière ; 55,3 p.c. absorbaient des boissons alcooliques une et même deux fois par jour. Les notes moyennes obtenues par les élèves étaient d'autant moins bonnes que ceux-ci consommaient davantage d'alcool. Ces résultats concordent avec ceux recueillis au cours des enquêtes qui ont porté sur les élèves des écoles populaires.

A propos d'automobiles

Les fermiers du riant comté de Sussex (Angleterre) se plaignent que la poussière que les automobiles soulèvent sur les routes saupoudrent les verdoyantes prairies dans de telles proportions qu'il faut maintenant à un paysan le double de temps pour faucher son champ.

Les fermiers anglais expliquent que l'abondance de la poussière soulevée par les automobiles, et déposée sur les prairies, est telle, que les faux s'émoussent beaucoup plus vite maintenant ; les faux doivent être aiguisées plus souvent, d'où perte de temps considérable.